

« *Diu was als diu sunne licht* » [Toi, qui te donne comme un Soleil]

Herzeloide dans le *Parzival* de *Wolfram von Eschenbach* — Poésie narrative comme biographie.<sup>1</sup>  
Walter Schafarschik

La mère de Parzival, Herzeloide, passe généralement comme un personnage fictif du poète Wolfram von Eschenbach (\* 1170 ; † 1220). Les recherches de science spirituelle de Rudolf Steiner renvoient, par contre, à une personnalité historique ayant vécu au 9<sup>ème</sup> siècle et qui est une réincarnation de Julien l'apostat. Dans les réflexions qui vont suivre, je pars du fait que Wolfram a raconté l'extrait arrangé par lui, tiré de la biographie de Herzeloide, de manière telle qu'en y regardant de plus près, nous puissions percevoir quelque chose de l'arrière-plan historique et des contextes *karmiques*.<sup>2</sup>

Wolfram nous offre dans le livre II et dans la première partie du livre III, de son *Parzival*, un extrait tiré de la brève vie de Herzeloide, qui s'achève par la mort de celle-ci. Il s'agit en tout d'une période de 17 ans. Sur ce qui advient « auparavant », en particulier sur son enfance, nous n'en apprenons que peu et beaucoup plus tard seulement. Face au lecteur actuel, elle se présente comme une dame de la cour, une reine, qui vécut d'une part selon les coutumes du 13<sup>ème</sup> siècle, mais qui agit, d'autre part, avec résolution contre celles-ci. Et c'est directement en cela que repose l'élément neuf du personnage de Wolfram.

Les compositions épiques et lyriques étaient lues en public autour de 1200, et non pas lues dans des ouvrages. En règle générale, le poète lisait lui-même ses œuvres publiquement, dans les châteaux forts de la haute noblesse. Et avec les œuvres narratives de Wolfram, nous pouvons partir du fait que le poète les a plus ou moins « jouées » devant son public. Il s'est glissé dans les personnages et leur a donc donné vie devant son public. Donc, retenons bien que Wolfram n'a pas raconté pour nous — qui sommes nés bien longtemps après lui — mais à l'intention d'un public de cour du 13<sup>ème</sup> siècle débutant et l'effet sur ce public était complètement autre que celui sur le lecteur actuel — il *doit*, nécessairement avoir été autre.

Cette constatation résonne certes de façon banale, mais il est très important de la prendre en considération ici, dans la fréquentation d'une œuvre si éloignée de nous. Pour sûr, tous les grands poètes écrivent tout d'abord pour les êtres humains de leur temps et en même temps aussi pour l'humanité, c'est-à-dire pour les êtres humains des époques ultérieures, quand bien même ils n'en sont pas toujours conscients. Pourtant, si nous voulons dire quelque chose sur une œuvre du 13<sup>ème</sup> siècle, nous devons partir sur ce que le poète de ce temps voulait dire aux gens de son époque et comment il le faisait — et non pas aussitôt apporter notre vision au texte. Cela peut-être un second pas. Il vaut donc tout d'abord de lire précisément le texte.

On ne s'égare sûrement pas si l'on admet que les auditeurs de Wolfram devaient assimiler un événement, le porter en eux, en s'interrogeant à son propos et être ensuite amenés par l'auteur, à un moment parfaitement bien déterminé, à une réponse à laquelle ils furent auparavant intérieurement préparés. Cela se laisse conclure du cours même du récit. Wolfram est, à plusieurs reprises, entré dans le genre particulier de son récit, et même avec l'indication, qu'il aurait plutôt pu dire certaines choses déterminées — par exemple ce que fut le Graal — mais son maître Kyot, le lui avait défendu.

Cela étant, pour pouvoir appréhender la biographie composée de Herzeloide dans sa particularité, je voudrais tenter de « présenter » le texte correspondant de Wolfram des livres II, III, IX du *Parzival* de la manière dont l'ont possiblement entendu et assimilé ses auditeurs dans les châteaux de Franconie et de la Thuringe, dans la première décennie du 13<sup>ème</sup> siècle. Cela veut dire que je vais rapporter le texte et aux endroits où je présume que ses auditeurs purent s'interroger, douter, voire que des visages indignés se relevèrent, tenter de reconstruire ces émotions et leurs motifs correspondants à chaque fois dans le texte. Sur la question qui tombe sous le sens, de savoir d'où je peux donc connaître les réactions des auditeurs : eh bien, je dirai que la composition narrative des contemporains de Wolfram offre suffisamment de matériel pour cela, de ce qui était admis et accepté dans une haute société et de ce qui ne l'était point. Je tenterai à chaque fois de formuler à la suite quelque chose de nos possibilités actuelles de compréhension.

---

<sup>1</sup> L'article suivant se base sur une conférence donnée au Goetheanum par son rédacteur dans le cadre du congrès de Pâques 2010 : Julien l'apostat — Herzeloide — Tycho Brahé. Le cheminement du destin d'une individualité et l'action qu'elle a entretenue dans le courant de Michel.

<sup>2</sup> Ma série d'incarnations Julien l'apostat, Herzeloide, Tycho Brahé est traitée dans la conférence du 16 septembre 1924 dans Rudolf Steiner : *Considérations ésotériques de contextes karmiques* (GA 238), Dornach 1991, pp.88-104. [Le Karma IV, Chez EAR, pp.100-119, *ndt*]

Donc : ce que Wolfram voulut communiquer à ses auditeurs, ce qu'il leur a fait croire et a réclamé d'eux, au moment où il éveilla cette femme à la vie par son art — dont personne ne savait rien auparavant, même pas Chrétien de Troyes dans son *Perceval* (il parle de la veuve, qui a été abandonnée par son fils) — cela je voudrais tout d'abord le présenter.

### La reine vierge

Admettons que Wolfram a commencé par le récit de son livre II devant un public noble dans un château de Franconie. Qu'est-ce que ces auditeurs en avaient déjà appris ? Du livre I, ils se souvenaient que le chevalier *Gabmuret* est le second fils — qui n'a donc pas droit à la succession du roi *Gandin d'Ansboume* — qui est parti à l'aventure, avec un blason portant une ancre, comme signe qu'en tant que sans pays natal, il cherche un lieu pour se fixer. En Orient le chevalier s'est mis au service du Calife de Bagdad et il en arrive finalement dans le nord de l'Afrique dans le royaume du roi *Zazamank*. Il y combat pour la reine noire *Belakâne*, succombe à ses charmes, l'épouse et — l'abandonne sans même attendre la naissance l'enfant qu'elle porte et qui est de lui. Elle découvre une lettre dans laquelle il lui raconte l'histoire de sa famille et l'indication qu'il ne pouvait pas vivre durablement en compagnie d'une païenne.

Ici, il se peut que les auditeurs furent déjà surpris de la manière dont tout cela cadre ensemble. L'union avec une reine noire n'avait rien à quoi un chevalier dût s'efforcer, ne savait-il pas par surcroît qu'elle était païenne ! Ne s'agissait-il pour lui que de gagner son royaume ? Ou bien succomba-t-il simplement au rayonnement érotique de *Belakâne* ? Et ensuite son comportement à son égard ! Nous dirions aujourd'hui : ce n'est point là un acte de bonne renommée ! Surtout quand on a en conscience la manière dont Wolfram fait les louanges de cette *Belakâne* : comme une belle dame de cour accomplie. Et après la « fuite » de *Gabmuret*, il lui fait même dire qu'elle serait volontiers devenue chrétienne. Mais manifestement, les cheminements du destin de *Gabmuret* sont autres et il doit donc prendre cette faute sur lui. Car la culpabilité existe pourtant une fois pour toutes, ainsi devons-nous voir à chaque fois cela. — Ensuite, cela étant, *Gabmuret* prend la mer.

Commence alors le livre II : il arrive à la cour de son cousin *Kaylet* à Tolède, le roi d'Espagne. Il y entend parler d'un tournoi dans la lointaine *Kanvoleis*, pour lequel le cousin est déjà en route. Rapidement décidé, il le suit. Au moment où il arrive à *Kanvoleis*, le tournoi se trouve sur le point de débiter, pour le préciser, le lendemain. La ville est remplie de chevaliers de toutes les régions cardinales, avec leur suite ; la ville bourdonne de célébrités. Une femme a mis tout cela en branle : la reine de *Waleis* a organisé ce tournoi. Et son nom ? Et son origine ? Et son mari ? Il se peut que les auditeurs aient trouvé cela étrange ? C'est pourtant important lors qu'un tel événement ! — Rien de tout cela. Ils doivent continuer d'écouter. C'est un Wolfram taiseux, il fait aussi cela à d'autres endroits du *Parzival*. Que cette reine provient de la famille du Graal, les auditeurs de Wolfram (et nous lecteurs d'aujourd'hui) ne l'apprennent que très tard, au livre IX.

Je pense cependant qu'il se présente ici une autre raison de garder le silence sur le nom et l'origine. Wolfram voudrait la laisser lentement apparaître devant ces auditeurs comme une femme consciente d'elle-même. Son extraction ne doit être grevée d'aucune sorte d'origine. La haute estime de la noble origine, le fait d'être relié à une grande famille, relève de la tradition, dont Wolfram souhaiterait limiter l'importance, au profit de l'individualité. Ensuite pourtant, tout soudainement, il présente nonobstant la reine qui a appelé au tournoi : elle est encore pucelle et offre au vainqueur du tournoi deux contrées — et sa virginité.

Ici aussi, il se peut que les auditeurs aient jeté un regard interrogateur : comment, elle est vierge **et** reine ! — a-t-elle donc hérité de ces contrées ? Et surtout : Comment une reine peut-elle se chercher un époux dans un tournoi ? Ce n'est pas digne d'une cour, en tous cas c'est bien inhabituel cependant. Aucune explication pourtant. Tous doivent continuer d'écouter. Il est frappant que Wolfram insiste à plusieurs reprises sur sa virginité. Qu'elle soit veuve et pourtant vierge, parce que son époux mourut le jour des noces, nous ne l'apprenons qu'au livre IX.

*Gabmuret* chevauche à présent devant la ville. D'abord y défile un train d'équipages, un cortège de bêtes de somme lourdement chargées. Sur une grande prairie, qu'on appelle la prairie des lions, est dressée une tente somptueuse, dont la grandeur et la grande valeur surpasse largement tout ce qui est connu. *Gabmuret* lui-même reste encore devant la ville. L'arrivée du chevalier inconnu excite la plus grande sensation, de sorte

que la reine l'apprend aussitôt. Au moment où elle sort de la forteresse et que son regard embrasse la prairie aux lions, une grande curiosité s'empare d'elle. C'est alors qu'un de ses valets vient lui rapporter qu'un chevalier inconnu est arrivé qui possède une richesse infinie. Il est le roi de *Zazamank*. Rien que sa tente sur la prairie aux lions a deux fois plus de valeur que la couronne de la reine et son pays ensemble. Elle répond qu'elle voit bien cela. Elle regrette d'autant plus qu'il ne vienne pas lui-même. Et elle renvoie le valet pour qu'il demande quelle en est la raison.

À présent le rang de *Gahmuret* est pour le moins connu. Qu'il se fasse appeler roi de *Zazamank*, c'est surprenant ; que la reine souhaite qu'il doive venir à elle pour pouvoir la saluer, il se peut que cela étonne. Or, personne ne sait — ni les auditeurs, ni nous-mêmes — si les autres participants au tournois ont été personnellement salués. Mais on voudrait déjà volontiers le savoir, car cela permettrait des déductions. N'est-ce donc rien que l'arrivée de la maison de ce roi l'ait autant impressionnée ? Il se peut que nous, gens d'aujourd'hui, demandions si elle pressent peut-être déjà quelque chose du lien marqué par le destin qui la lie à cet homme et sa propre tâche ?



Gahmuret, en présence de Herzeloide et ses dames de cour, laquelle le prie de prendre place. Enluminure du Cod. Pal.germ. 339, Bl. 062v de Diebold Lauber (\*av. 1427 ; † ao.1471) ou son atelier.

ont gagné leurs lieux de campement en ville ou à l'extérieur, sur l'esplanade herbeuse et ils se partagent en deux groupes. C'est un rassemblement de chevaliers parmi les plus nobles et illustres. Ces auditeurs-là qui connaissaient Chrétien de Troyes et les romans des Chevaliers de la Table Ronde du contemporain de Wolfram, Hartmann von Aue, ont probablement dressé l'oreille en reconnaissant des noms. Quelques-uns d'entre eux apparaissent plus tard comme des personnages importants dans l'action dramatique du *Parzival* : *Gawan*, *Lâhelin*, *Gurnemanz* et *Cidegast*. Dans cette mesure, c'est une sorte ici de présentation des personnages.

### Le déroulement du tournois

Cela étant il entre déjà dans la ville. Aux sons des tambours et trompettes, flûtes et violes. Il est sur son cheval, chaussé de bottes à même ses jambes nues ; il étend une jambe négligemment devant lui sur le cheval. Il porte un vêtement somptueux à la mode, son visage est imberbe, sa bouche brille tel un rubis et ses longs cheveux blonds ondulent sur ses épaules. La foule, qui bayent aux corneilles, en est subjuguée d'admiration à son apparition — était-il donc un peu trop vaniteux pour les auditeurs de Wolfram ?

Au moment où *Gahmuret* arrive au pont qui enjambe la rivière et mène à sa tente, il aperçoit, depuis la salle des chevaliers, qui se trouve tout juste sur une hauteur en face de lui, la reine qui le regarde, telle une forme de lumière, ainsi lui semble-t-elle. Cet éclat vif qui émane de la reine, lui fait remettre sa jambe indolente à l'étrier et se redresser sur sa selle. Ici se révèle chez la reine une qualité nouvelle, qui sera sans cesse soulignée : son aura lumineuse. Par la suite on dit : « *Toi, qui te donne comme un Soleil* » (102,26).

Peut-être que les lecteurs ont considéré cela un peu trop exagéré — en effet, elle n'était finalement pas une sainte. Wolfram associe alors l'attitude pleine de respect de *Gahmuret* à l'apparition de la reine à l'image du faucon qui épie sa proie. Cela a certainement réjoui les auditeurs masculins, cette fois la « proie » est une belle femme. Il relativise de ce fait l'impression qu'il y a là un éclat de sainteté.

Les chevaliers arrivés pour le tournois entre temps

À la demande de son cousin *Kaylet*, *Gamburet* se joint aux chevaliers dans la ville. Quand il arrive devant la lice, tout d'abord seulement comme spectateur, un pré-tournoi a déjà débuté. La reine, qui regarde du Pallas, avec ses dames, est carrément indignée, de sorte que *Gamburet* ne comprend rien et demande quand est-ce donc, lui, qu'elle a si merveilleusement distingué, va-t-il donc combattre. Espère-t-elle déjà en la victoire de *Gamburet* ?

Sans connaître son embarras, *Gamburet* revêt finalement sa précieuse armure, un cadeau de *Belakâne*, et prend ses armes. La description détaillée des armements, bouclier, épée, lance et cheval, réjouit tout particulièrement les auditeurs chevaliers. Il se peut qu'ils se soient fait mutuellement des signes bienveillants d'approbation. Des telles expositions montrent aux chevaliers que *Wolfram* s'adresse bien à ses semblables. Ensuite *Gamburet* entre en lice et les adversaires ne font que tomber de cheval. La reine et les dames voient très bien qu'il est en train de conquérir la gloire. Et finalement les chevaliers restent en dehors de la ville par l'attaque victorieuse de *Gamburet*, et le héros se retire pour reprendre haleine.

Durant cette pause, *Gamburet* reçoit un message de la reine *Amphilse* de France, avec laquelle il était lié dans sa jeunesse par amour courtois et dont l'époux vient juste de mourir. Elle lui offre sa main et la couronne de son royaume et lui prie de bien vouloir combattre en son nom au tournoi. Mais le peut-il ? La récompense du tournoi est quand même la main de la reine de *Waleis*, les auditeurs ont pu s'interroger. *Wolfram* semble ici vouloir une fois encore élever un obstacle contre la douce association de *Gamburet* avec la reine.

Comme s'il voulait fuir face à une décision à prendre, *Gamburet* se précipite de nouveau au combat et se démène encore mieux qu'auparavant. Les adversaires s'enfuient dès qu'apparaît le chevalier au blason portant l'ancre. Pourtant, au milieu du combat, il apprend que son frère *Galoès* a perdu la vie. Bouleversé, il regagne sa tente — suivi par un valet d'*Herzeloyde* qui lui demande pour sa souveraine la cote d'armes toute lacérée du vainqueur. Manifestement elle constate déjà que cet honneur revient à *Gamburet*. À présent elle veut « une part » de lui. Donne-t-elle déjà à entendre avec cela qu'il lui est déjà plus proche que tous les autres ?

### La première rencontre

Entre temps, la nuit est tombée. *Gamburet* siège dans sa tente illuminée, alors que les autres continuent de combattre — c'est alors que la reine se rend à cheval en compagnie de ses dames à la tente de son vainqueur. Elles veulent voir le roi de *Zazamank* de leurs propres yeux. Au moment où elle entre dans la tente, il bondit de son siège et avec lui tous ceux qu'il a vaincus ainsi que ses amis. De nouveau, *Gamburet* est comme « électrisé » [guillemets du traducteur, *ndt*] par le rayonnement de cette femme. Les chevaliers la reçoivent selon la coutume de cour et elle prend part, consciente d'elle-même, au cercle. Elle considère *Gamburet* avec grand contentement et lui dit : « Vous êtes ici l'hôte et je suis l'hôtesse de tout le pays. Voulez-vous de mon baiser de bienvenue ? Je vous le donne volontiers. » Il n'accepte nonobstant le baiser de bienvenue que si elle salue aussi les autres de la même façon. Elle le fait. Dès qu'ils se sont enfin rassis, elle est terrassée d'amour, le dévore des yeux et l'attire très près d'elle — ici *Wolfram* insiste sur sa virginité. À présent, une considérable agitation a surgi parmi les auditeurs : comment peut-elle se comporter ainsi et faire montre de son inclination, voire en effet de son désir ? On dit pourtant qu'elle est encore vierge. Mais avant qu'ils pussent continuer de s'émouvoir, ils recevaient une confirmation au sujet de laquelle ils durent attendre si longtemps :

84,8 *welt ir nu hoeren wie si biēz ?*  
*diu künigin Herzeloyde;*  
(Le monde d'emblée ne t'est-il tout acquis ici ?  
Toi reine *Herzeloyde* ;)

Cela dédommage les auditeurs de nombreuses questions restées sans réponse jusqu'alors. Mais pourquoi seulement maintenant ? Ce n'est pas seulement un raffinement narratif pour faire monter la tension laquelle s'est à présent évanouie en un clin d'œil, mais au contraire : la reine se donne à être reconnue par son action en définitive comme une individualité, qui sait ce qu'elle veut et qui se moque de l'opinion des autres. Cela s'est déjà annoncé, en effet, lorsqu'elle convoqua un tournoi et s'exposa elle-même en récompense de ce tournoi.

Et Wolfram intensifie encore ensuite son tableau d'apparition : au moment où elle prend place à côté de lui, il y a une lumière telle autour d'elle, qu'elle serait à elle seule bien suffisante pour illuminer la tente de *Gabmuret*, quand bien même toutes les bougies y seraient toutes éteintes. « Comment cela est-il donc censé être possible, Wolfram ? À présent vous exagérez réellement ! » Il se pourrait qu'un auditeur eût posé cette question — quand bien même la louange des dames dans la poésie de cour du Moyen-Âge recourt sans cesse aux grandes comparaisons. Mais étant donné que *Gabmuret*, lorsqu'il la voit pour la première fois, éprouve déjà quelque chose de semblable, cela ne pourrait-il pas être plus simplement une formule courtoise d'exagération pour la beauté féminine — à savoir, la lumière de l'aura comme une caractéristique essentielle de cette individualité ? Et il est d'une signification particulière que cette lumière de l'aura — sous la forme d'une beauté corporelle et d'une âme irradiante qui n'a jamais été vue auparavant — devienne plus tard l'héritage de Parzival. C'est-à-dire : une lumière vit et agit chez Herzeloide comme en son fils, si nous tenons les uns à côté des autres les effets de son physique sur ceux qu'il rencontre après avoir pris congé de sa mère.

Dans cette atmosphère rehaussée, *Gabmuret* eût répondu à son amour, si tant de nombreuses questions ne le torturaient point. Ainsi n'en arrive-t-on, malgré leur proximité de corps entre tous deux, qu'à une conversation polie et courtoise.

### ***Gabmuret* hésite**

C'est alors que paraît soudain le cousin *Kaylet* et sans égard pour la triste mine de *Gabmuret*, il le déclare vainqueur du tournoi : « Tu as gagné le prix, tous le disent ici ! » Il commence à faire son éloge, de sorte que *Gabmuret* lui fait une remontrance, car il est d'avis qu'il ne peut pas le priser ainsi, car cela n'a pas de valeur, comparé à toutes ses fautes. Ensuite il tente de faire diversion en entamant un commentaire sur les combats. Mais la reine s'y immisce et lui fait une prière fervente, dans laquelle elle lui fait souvenance de son droit : « Le droit que j'ai sur vous, vous ne pouvez me le dénier. Je voudrais aussi récompenser votre mérite chevaleresque. Pourtant si vous pensez que cela fût dommageable à votre gloire, alors laissez-moi céder la place. » Elle l'implore donc. Tire vanité de son droit, d'une part et lui laisse néanmoins une certaine latitude pour en décider. Elle semble même être prête à renoncer en un clin d'œil.

Tout cela, les envoyés de la reine de France l'entendent et ils tentent de gagner *Gabmuret* à la proposition de leur souveraine et lui représentent quelle chance il écarte ainsi, mais quittent ensuite la tente. Herzeloide, de nouveau ne veut plus laisser échapper *Gabmuret*, peut-être parce qu'elle redoute qu'il pût succomber à la tentation française et elle affirme que par un tel acte, il déshonorerait toutes les dames. Enfin elle se targue d'une résolution juridique.

Comment cela est-il compréhensible pour les auditeurs ? Ils pourraient avoir été incertains, car le tournoi n'était pas encore fini, mais la reine en a simplement arrêté le vainqueur — au sens le plus vrai du terme ! *Gabmuret* lui promet là-dessus de ne pas abandonner *Kanvoleis* devant un jugement. Donc pas de décision. À l'objection de *Kaylet* qu'il devrait enfin cesser de se comporter aussi impoliment, il donne à comprendre qu'il est consumé d'ardeur pour *Belakâne* et Wolfram lui fait entonner un chant de louange à cette femme incomparable. *Gabmuret* tente aussi de se justifier aussi de la raison pour laquelle il l'a abandonnée. Que savent donc ceux présents à *Kanvoleis* de son premier mariage ? Manifestement rien. — Pourtant les auditeurs, eux, connaissent en effet l'histoire précédente.

*Gabmuret* déclare avec décision que la couleur noire de la peau de *Belakâne* — laquelle était foncièrement à l'époque un problème pour lui imputer une faute aux yeux des auditeurs — n'avait pas été la raison de sa fuite, car pour lui cette femme était aussi claire que le Soleil. Il se peut que les auditeurs ne comprennent pas du tout cela, car justement c'était nonobstant Herzeloide qui semblait encore entourée de lumière.

Comme il mentionne les nouvelles sur la mort de son frère comme autre raison de sa tristesse, *Kaylet* confirme que le frère est mort. *Gabmuret* apprend encore que sa mère est morte de chagrin après avoir appris la mort de son fils aîné. Alors le valeureux chevalier éclate subitement en pleurs et se retire dans sa tente privée où il passe une nuit rongé par le chagrin. Ici la compassion des auditeurs lui était assurément acquise ainsi que la compréhension que justement il n'a carrément pas la tête à envisager une union avec Herzeloide.

### **Les noces**

Le lendemain matin tous les chevaliers se mettent d'accord pour interrompre le tournoi à cause de l'épuisement des hommes et des animaux. La reine prie alors les principaux d'entre eux de se rendre à cheval auprès de *Gabmuret* en grand chagrin. Ils célèbrent la messe avec lui et après la bénédiction, la reine les rejoint et renouvelle sa promesse faite au vainqueur, ce qui est approuvé par tous les présents. C'est alors que *Gabmuret* objecte qu'il a nonobstant une épouse, qui lui est plus chère que sa propre vie. Voilà bien, une fois encore pour les auditeurs de l'époque, et pour nous aujourd'hui, une confession bien insolite au sujet de *Balakâne*, l'abandonnée. Pourtant à présent, la reine n'y va pas par quatre chemins : « Au nom de mon amour pour vous, laissez donc la maure où elle est. Détournez-vous du paganisme et aimez-moi, comme cela correspond à notre foi. Car j'appelle de tous mes vœux votre amour ! »

La conversation au sujet de la justification de sa déclaration va bon train de-ci de-là, *Gabmuret* défend la promesse de la reine française, renvoie à la mort de sa mère et recommande à Herzeloide de s'adresser là où il l'affliction règne moins. Celle-ci donne alors très clairement à entendre, une fois encore, ce qui vit dans sa sensibilité, à savoir qu'elle ressent et se meurt d'amour pour lui et qu'il ne doit pas la laisser souffrir plus longtemps. Il se peut que ces deux confessions aient pu être acceptées par les auditeurs de manière très contradictoire. Par contre, malgré les protestations d'amour de *Gabmuret* envers *Belakâne*, ils pouvaient bien comprendre que l'union avec une Maure, qui n'est pas baptisée, pèse bien moins que l'union avec une Chrétienne. Mais le fait que Herzeloide, en tant que reine, consente publiquement à le désirer comme époux, aura paru comme non-féminin et discourtois. Il se peut qu'ils se soient demandé si une telle « mise à nue » dût nécessairement avoir lieu.

Ici, devient très évident pour nous ce qui auparavant déjà formait assonance avec son attitude : ce que je désire, je le ressens pour juste et je me le prends — sans égard à ce que la convention en pense. Herzeloide combat carrément pour obtenir cet homme. Mais on peut voir cela autrement. Possiblement, elle pressent que cet homme-là est censé créer avec quelqu'un qui vient en étant « pressenti ». [Peut-être est-ce même l'entité spirituelle Parzival qui les pousse tous deux à se « connaître » en suscitant l'amour de Herzeloide, *ndt*] Quant à savoir si elle en connaît la tâche et qu'à ce moment, son père Amfortas souffre déjà et ne peut plus être roi du Graal, — tout cela reste confus chez Wolfram. Dans la recherche, les déclarations de Herzeloide sont l'occasion d'interprétations d'un grand poids. En effet, elles sont vues comme motivées de manière purement et sexuelle et égoïste, bref, des péchés pour lesquels plus tard elle aura à « expier ». Mais ici aussi, on peut voir son comportement d'une façon plus différenciée. L'inclination passionnée, dont il s'agit sans doute, peut être le fondement d'un but supérieur.

L'argument de *Gabmuret*, qu'il n'a fait que prendre part à un tournoi, est finalement balayé et un tribunal arbitral décide que le tournoi compte et qu'il en est bien le vainqueur — et donc avec cela le futur roi de *Waleis* et *Norgal*. La réponse carrément triomphante de Herzeloide à cette sentence a la teneur suivante : « Seigneur, à présent vous êtes mien. Je vous ferai don de tant de félicité que tout votre chagrin se métamorphosera en bonheur. » La beauté de cette femme s'offrant ainsi de tout son cœur terrasse à présent le triste *Gabmuret*. Pourtant il pose une condition à son union heureuse avec elle : il veut pouvoir à tout moment participer à un tournoi. Elle le lui promet. Les envoyés de la reine de France tentent une fois encore de le retourner. En vain : il les renvoie à la sentence des juges et ils se retirent sans dire adieu — et sans même emporter les riches présents qu'il leur a fait remettre.

Par la mort de son frère, *Gabmuret* est encore devenu le seigneur d'*Anschauwe*, ce qu'acceptent avec joie les messagers qui lui ont annoncé la mort de son frère *Galoes*. Il a ainsi atteint le sommet de son pouvoir et de sa possession. *Gabmuret* et Herzeloide invitent à présent tous les présents à la cérémonie de leurs noces et elle remet ensuite le pouvoir royal à *Gabmuret* en lui disant qu'elle souhaite à présent s'en remettre seulement à ses tendres soins. Et sur ce, tous deux quittent ainsi l'assemblée. Puis, elle perd sa virginité — insiste Wolfram — et ils ne ménagent point leurs lèvres, ajoute-t-il.

Stupéfaction des auditeurs avec une légère réprobation morale : une telle vierge sait-elle être aussi « savante » en amour ? Tous deux ne laissent-ils donc leurs hôtes seuls que pour prendre leur plaisir ? Et donc une fois encore un reproche de poids.

La cérémonie de nocces est célébrée en grande pompe et les invités apportent de précieux cadeaux au ménage. *Gabmuret* ne cesse de partir à l'aventure, comme convenu, et à chaque fois il rapporte pour Herzeloide la chemise écharpée qu'il a auparavant portée sur son corps — signe de victoire et d'amour.<sup>3</sup> Des questions éventuelles de nouveau : quel genre d'habitudes singulières est-ce donc là ?! Ne sont-ce point là des signes de penchants étranges ?

### La mort de *Gabmuret*

Pourtant, l'aventure de *Gabmuret* en Orient se brise. Son ancien seigneur, le *baruch* de Bagdad, au service duquel il a déjà acquis renommé et richesse, lui demande son aide contre ses ennemis. Il suit son appel. Ce qui se produit d'autre en Orient — Herzeloide n'en sait rien. Elle plane encore dans une aura de bonheur et de lumière, totalement pénétrée d'amour et concentrée sur le but de son désir. Ici se trouve le passage déjà cité antérieurement lors duquel Wolfram déclare qu'elle brille, radieuse comme le Soleil. Veut-il, par cette comparaison, la donner plus qu'à l'instar d'une image de sa beauté ? Il semble bien que oui, si on la prend ensemble avec l'autre comparaison lumineuse. En tout cas, cela veut dire encore une intensification. Mais les auditeurs y ont-ils vu en cela plus qu'une louange courtoise de femme ?

Herzeloide se consume d'un ardent désir et d'inquiétude, tandis que *Gabmuret* est absent et qu'elle porte son enfant. C'est alors que le fer de son bonheur se brise en deux au milieu de la poignée — telle est l'image de la prescience de Wolfram. Et il conclut ce coup d'œil prémonitoire avec une remarque d'une banalité proverbiale déconcertante. Aujourd'hui joie, demain chagrin.

S'ensuit alors le revirement abrupt dans le récit. Un jour que Herzeloide repose dans le repos de sa sieste. Tout à coup son sommeil est pénétré d'une angoisse débouchant dans une frayeur épouvantable. Elle a subitement l'impression qu'elle est emportée par les airs, par l'éclair d'une étoile, où elle saisit d'une grande force un pilier flambant de foudre. Dramatique exposé du récitant ! La frayeur de cet événement acoustique et visuel dut aussi avoir traversé les auditeurs. La femme, qui brillait justement encore comme le Soleil, est environnée des hauteurs étourdissantes du tonnerre et de la foudre, des flammes lui lèchent la peau. En pleine lumière du jour, et non pas de nuit, sa vie d'âme et d'esprit est arrachée violemment de son corps et transposée dans le domaine cosmique.

Lorsqu'elle est revenue dans son corps, un rêve lui montre les images suivantes : un condor enserre sa main droite et veut la lui arracher. Ensuite l'image se transforme : elle se ressent telle la mère d'un dragon qui lui déchiquète le corps en naissant, lui suce les seins et ensuite s'envole rapidement de sorte qu'elle ne le voit plus. Et il lui arrache le cœur de la poitrine.

Un tableau carrément apocalyptique. Il se pourrait que le chapelain du roi, parmi les auditeurs, eût marmonné : « *Et in utero habens, clamabat parturiens...* »<sup>4</sup> C'est alors que Herzeloide se met à se retourner dans son sommeil et à jeter des cris. Ces femmes bondissent auprès d'elle et l'éveillent — et Wolfram remarque qu'elle put dès lors se mouvoir de nouveau. Est-ce à dire qu'elle était paralysée auparavant ? Sur ce rêve clairvoyant, Wolfram revient encore par la suite à deux reprises. Dans le livre V, Parzival connaît aussi des rêves difficiles, à la suite de la question qu'il a omis de poser à la forteresse du Graal, et Wolfram précise qu'il a vécu un mauvais rêve analogue comme eut autrefois sa mère. Et dans le livre IX, *Trevrizent* parle de la mort de Herzeloide et remonte à Parzival : « Lorsque tu la quittas et partis, elle mourut. Tu fus cette bête qui suçait ses seins, tu fus ce dragon qui prit son essor d'elle. C'est ce qu'éprouva la merveilleuse dans son sommeil, avant qu'elle ne t'enfantât. »

D'où *Trevrizent* connaît-il donc ce rêve ? Herzeloide le lui a-t-elle raconté à un moment ou à un autre dans une conversation sur Parzival ? Était-ce une conversation dans laquelle elle apprit de son côté quelque

<sup>3</sup> Que cela peut-il bien signifier ? Nous pouvons nous interroger : qu'est-ce qu'une chemise qui est portée à même la peau ? Qu'est-ce qui a « laissé agir sur lui de l'extérieur » en substance éthérique dans cette enveloppe physique ? [à l'instar de Goethe : „die äußere (Nature) auf mich einfließen zu lassen“, ndt].

<sup>4</sup> « *Et in utero habens, clamabat parturiens, et cruciabat ut pariat. Et visum est alium signum in coelo : et ecce draco magnus rufus [...]. Et cauda ejus trahebat tertiam stellarum coeli, et misit eas in terram. Et draco stetit ante mulierem, quae erat paritura : ut cum peperisset, filium ejus devoraret.* » — « Et elle est enceinte, elle crie dans les douleurs en tourment d'enfanter. Et on a vu un autre signe dans le ciel : voici un grand dragon rouge avec sept têtes et dix cornes et, sur ses têtes, sept diadèmes. Sa queue traîne le tiers des étoiles du ciel et les a jetées sur la terre. Le dragon se tient devant la femme qui va enfanter pour dévorer son enfant quand elle enfantera. » (Apo 12, 2-4).

chose au sujet de la mission de Parzival, à la suite quoi elle prit la décision de se retirer et de mener une vie « au désert » de Seltâne ? Tout cela — le contenu des livres V et IX — nous ne le savons point encore à ce moment-là, au livre II. Et jusqu'à présent, personne ne sait si et quand Herzeloide et *Trevrizent* se sont jamais entretenus l'une avec l'autre.

Et ensuite la catastrophe : le valet en chef, *Tampanis*, apporte à la reine, éveillée de son épouvante, la nouvelle de la mort de son Seigneur ! Dans la structure de ses composantes spirituelles essentielles, déjà relâchées par l'absence, Herzeloide perd conscience sous la pression de ce message, et s'effondre sur le sol.



Herzeloide se lamente de la mort de Gahmuret, auprès de sa civière.. Enluminure du Cod. Pal.germ. 339, Bl. 083v de Diebold Lauber (\*av. 1427 ; † ao.1471) ou son atelier.

Pourtant personne ne se soucie d'elle, tous ne font qu'écouter, ensorcelés, le récit de *Tampanis*, qui dépeint avec force détails la manière dont le roi combattit et comment il connut la mort par perfidie. Cela donne l'occasion pour des descriptions détaillées de combats — intéressants pour un public de chevaliers. Les auditeurs de Wolfram oublièrent éventuellement même la reine à cause de cette description dramatique, quoique le récitant fait savoir qu'elle porte un enfant. Ainsi repose-t-elle là, sans qu'on lui prête la moindre attention, alors qu'elle est bien proche de la mort — et son enfant avec elle qu'elle porte dans son ventre.

### Le deuil de Herzeloide

Ici le récitant se permet une délicate indication sur la mission de Herzeloide : elle est porteuse d'une haute individualité, quand bien même il désigne seulement celle-ci comme la « fleur de la chevalerie », qui s'apprête à s'incarner. Avec cette situation extrêmement critique, où il s'agit de la réussite de l'incarnation de Parzival, Wolfram fait quelque peu allusion à la

responsabilité carrément humaine de Herzeloide.

C'est alors qu'apparaît soudain, comme le dit Wolfram, un homme « d'antique sagesse », qui veut déplorer la mort de *Gahmuret*. Ce vieillard anonyme comprend aussitôt la

situation et il parvient à faire ingérer un peu d'eau à Herzeloide, ce qui lui redonne sa conscience. Ce vieil homme disparaît alors aussitôt, sans que le récitant ne perde un seul mot à son sujet.

Il se peut que les auditeurs s'en soient fortement étonnés — et que même déjà auparavant, personne n'ayant songé à porter secours à Herzeloide il cet homme dut survenir pour ce faire avant de disparaître aussitôt. Toujours est-il qu'une reine, récemment devenue veuve, repose là inconsciente !

En tout cas nous avons ici à faire avec une expérience proche de la mort pour Herzeloide, laquelle provoque vraisemblablement un changement profond dans la vie de son âme. Au moment où elle retrouve ses esprits, elle se précipite aussitôt dans la déploration funèbre, au sens totalement traditionnel du terme.

Ensuite elle prononce nonobstant ces paroles presque consolantes : « Quand bien même je suis beaucoup plus jeune que lui, je suis pourtant femme et mère, en portant dans mes entrailles le fruit de notre amour. »

Elle entoure son ventre de ses bras et de ses mains et prononce pour l'enfant une brève prière qui lui vient du cœur et qu'elle associe à l'imploration de la force de résister au désespoir et avec cela de tenter de répugner au suicide. Or elle ressent que ce serait là une seconde mort pour *Gahmuret*. C'est alors qu'elle arrache sa chemise, sans se soucier pour autant que tous ceux qui sont autour d'elle la voient ainsi, presse sa propre poitrine sur ses lèvres et dit : « Tu es la coupe pour la nourriture de mon enfant ; depuis qu'il

bouge dans mon corps, il a préparé cela. » Et elle la presse pour en faire sortir du lait en disant : « Si je n'étais déjà baptisée, je voudrais me faire baptiser par toi. »

Toute cette scène a certainement agi sur les auditeurs d'une manière déconcertante. D'une part, à cause de la dénudation en public et, d'autre part, l'allaitement de son propre enfant, qu'elle annonce ainsi en public, est absolument inhabituel dans les milieux de la noblesse de cour car, pour ce faire, il y a des nourrices. Et ensuite cette allusion encore au baptême avec le lait ! Est-on autorisé à dire cela ? Mais les auditeurs auront encore à entendre bien d'autres choses largement déconcertantes...



### La naissance et l'enfance de Parzival

Quinze jours plus tard, la reine mit au monde un enfant, un fils, qui est si fort de constitution qu'il faillit presque lui coûter la vie. Cela étant, voilà que Wolfram s'extrait de son récit, se tourne en direction du public et présente celui autour duquel tout tourne, en disant : « Jusqu'à présent, vous avez un peu entendu parler du bonheur et du malheur de son père, de la vie et de la mort de celui-ci. Sachez à présent de qui descend le Seigneur de cette histoire et vous devez aussi apprendre comment on le préserva. Jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la compréhension, on le tint éloigné de tout acte et fomentation de chevalerie. »

Que signifie donc cela ? Comment donc ! Le fils d'un tel héros ne reçoit pas une éducation de chevalier ! Impossible ! On ne peut pas faire cela ! Ceci était une rupture de convention et de tradition *par excellence* [en français dans le texte, *ndt*] pour les auditeurs de l'époque. Il n'est même pas totalement invraisemblable que des cris d'indignation se manifestèrent. En l'occurrence, Wolfram

adoucît toutefois son propos : « Jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la compréhension... »

Herzeloyde et Parzival dans la forêt de Soltâne. Enluminure du Cod. Pal.germ. 339, Bl. 087r de Diebold Lauber (\*av. 1427 ; † ao.1471) ou son atelier.

Remplie de tendresse, la reine se tourne vers son enfant et ne cesse de le presser sur son cœur et de l'embrasser. Et elle prend son

téton et le glisse dans la petite bouche du petit. Elle n'est donc pas seulement celle qui l'a porté en son sein, mais aussi sa nourrice. Ainsi est-elle une femme, au plus profond d'elle-même, comme Wolfram le souligne.

Une reine comme nourrice — voilà quelque chose de bien plus surprenant. Doit-elle nécessairement rompre en tout avec ce qui est d'usage ? Mais plus encore, il va se produire quelques chose de plus rude encore pour les auditeurs. Car il semble que Herzeloide, en train d'allaiter, ait adopté une « pose » : comme si elle avait tenu de nouveau *Gabmuret* dans ses bras. Il s'ensuit alors une comparaison provocante : Marie aussi, la plus sublime des Reines, a offert sa poitrine à son enfant, lequel est mort pour nous sur la croix. — Comment peut-elle donc oser se comparer à la Mère de Dieu ? Pourquoi surtout, doit-elle tout d'un coup devenir si religieuse ? Le chapelain présent a dû faire un signe de croix, parce qu'il a dû trouver un tel comportement blasphématoire — et en cela d'ailleurs ils ne sont pas peu ces « interprètes » de Parzival qui lui ont aussi emboîté le pas. Mais il aurait pu en être aussi que cette religiosité eût ému les auditeurs.

Il est intéressant que dans le même temps, dans l'art figuratif, un motif surgit qui représente l'attitude de la Mère de Dieu : la *regina lactans* — la reine allaitant, la Mère de Dieu allaitant. En même temps la formulation

qu'il semblait « qu'elle eût *Gahmuret* dans ses bras », pourrait souligner le motif de la Pietà : Marie avec le Christ mort dans ses bras, qui émergera quelques années plus tard pareillement dans l'art figuratif. Cette image qui se met à rayonner tendrement chez Herzloyde, je la vois comme une préfiguration de ce qui plus tard dans le récit, deviendra si important dans la réception du Christ chez Parzival, à savoir dans l'attitude de la Pietà de *Signe* portant le corps mort de son fiancé *Schionatulander* pour la sensibilité christique de Parzival.<sup>5</sup> On peut affirmer quelque chose d'osé : Parzival absorbe déjà, avec le lait de sa mère, ce geste archétype d'amour qui est une indication pour notre compréhension que chez Herzloyde, le Christ a bien eu en elle une entrée.

Cela étant, Herzloyde abandonne toute sa richesse de ses trois royaumes et se retire avec l'enfant et quelques esprits serviables dans la « solitude » de la forêt de Soltâne. L'enfant y grandit. Wolfram dit que Herzloyde est d'une âme si pure que ni œil ni oreille ne pourraient découvrir un défaut chez elle. Avant encore que l'enfant ne forme une pensée autonome, elle interdit à ses gens de service de parler devant lui de chevalerie. Et Wolfram concède, pour venir au devant de la critique de cour : l'enfant fut éduqué de manière telle qu'on le privât de toute éducation royale qui lui revînt. Il se peut que les auditeurs ont pensé qu'elle fit donc cela réellement. Or, ce qu'elle fait là est impossible, on ne peut agir comme cela ! — Ce pas accompli par Herzloyde marque effectivement la plus forte infraction contre les normes de la société de cour. Ici les auditeurs de l'époque durent même douter résolument de sa grandeur humaine et morale. En définitive il n'en resta qu'un jugement.

Pourtant ce garçon, qui n'a toujours pas encore de nom, est indifférent à tout cela, il est content de pouvoir jouer avec la flèche et l'arc qu'il s'est fabriqués lui-même. Ému par le chant des oiseaux, il pleure, parce que l'oiseau qu'il vient de tuer avec son arc, ne chante subitement plus. Au moment où la mère découvre combien ce chant l'émeut, elle ressent de la haine à l'égard de la gente ailée et ordonne à ses valets de tuer tous les oiseaux. — Les auditeurs : « Mais ce sera toujours bien pire encore ! Voilà bien une stupide manière d'agir ! Comme si elle devait, ou était seulement capable de tout tenir éloigné de lui. Comment est-il donc censé exister dans le monde ? » — Pourtant le garçon exige que les oiseaux soient laissés tranquilles là où ils sont. Au moment où Herzloyde se plaint elle-même là-dessus et demande pourquoi il enfreint ainsi le commandement du Dieu le plus haut, alors il pose la question si pleine de signification : « Oh, hélas, Mère, qu'est-ce que Dieu ? » Et elle lui répond : « Celui qui a pris forme humaine, est encore plus rayonnant que le plein jour. Si tu tombes dans le besoin, adresse-toi à Lui. Dans son amour, il est toujours venu en aide l'humanité. Un autre s'appelle le prince des enfers, lui est tout noir et plein de haine. Tu dois te garder de lui et de tout doute irrésolu à son sujet.

Il se peut que de nouveau ici le chapelain de la cour ait maugréé : « *Ego sum lux mundi...* »<sup>6</sup> En tout cas, ici Herzloyde ne parle pas du Dieu-Père, mais du Christ comme source de toute lumière, quoique auparavant elle ait parlé du Dieu le plus haut — ce qui sonne comme le Dieu créateur —. Et donc elle a bien à l'esprit, ici, le *Logos* comme créateur, conformément à l'Évangile de Jean.

### La mort de Herzloyde

L'image de la lumière comme signe divin que l'on accueille en soi, rejaillit de nouveau pour Parzival dans la forêt. Sur ces sentiers de reconnaissance, il tombe un jour sur un groupe de chevaliers. À cause de leurs armures étincelantes, il les prend pour le Dieu décrit par sa mère et tombe au sol devant eux. Ils lui expliquent qu'ils ne sont que chevaliers et lui conseillent, puisqu'il a aussi envie de devenir chevalier, de se rendre auprès du roi Arthur. À ce désir, la mère ne peut s'opposer, quoiqu'elle en soit profondément touchée. Elle l'habille cependant de vêtements de bouffon, pensant ainsi que dans cet accoutrement, il reviendrait rapidement auprès d'elle après avoir été traité de moqueur.

---

<sup>5</sup> Rudolf Steiner à plusieurs fois renvoyé à ce tableau. Un jour il en parla, « comme il [Parzival] fut préparé sur son cheminement par l'accord de l'image de la mère virginale d'avec le Fils-fiancé [...] pour comprendre le mystère du saint Graal » (Conférence du 2 janvier 1914 dans du même auteur : *Christ et le monde spirituel* (GA 149), Dornach 2004, p.102). [Un très grand merci, ici !, à Claudius Weise pour l'explication donnée de cet événement qui m'a permis de traduire ce passage à peu près correctement. *ndt*]

<sup>6</sup> « *Ego sum luc mundi qui seguitur me non ambulat in tenebris sed habedit lucem vitae.* » — « Je suis la lumière du monde ; qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, au contraire, il aura la lumière de la vie. » (Jean 12, 8).

Un fils de roi en costume de bouffon ? Les auditeurs de Wolfram ne devaient pas être les seuls à avoir sérieusement douté de la sagacité de son acte. Comme pour le meurtre de l'oiseau, on doit se demander ici ce qui se cache là-dedans. On n'a de cesse d'avoir reproché à Herzloyde son égoïsme. Ce ne peut en être la raison, sinon Wolfram ne l'eût pas tant prisée. Quels conseils pourtant Herzloyde ajoute à son action ? Avant que Parzival ne parte, elle lui donne encore quelque enseignement pour la route : garde-toi des gués obscurs ; sois poli et salue tous les gens ; sollicite les bonnes manières d'un homme âgé et expérimenté, donc suit-le ; gagne-toi des femmes nobles, hommage et alliance ; et n'hésite pas à baiser et embrasser ce qui t'ennoblit. — Ici aussi de l'étonnement, peut-être même des rires dans l'assistance, voire même de l'embarras chez les auditeurs et chez nous. Que sont censés produire en effet de tels conseils qui apparaissent sans queue ni tête ?

Au moment où le lendemain Parzival part à cheval, sans même se retourner une fois, la douleur de l'adieu terrasse le cœur de sa mère qui tombe morte sur le sol, comme son rêve le lui avait fait pressentir.

Wolfram entonne à présent un chant de lamentation et de louange à l'œuvre maternelle de Herzloyde. Cette louange culmine en une image merveilleuse qui rappelle l'arbre de Jessé et donc véritablement à nouveau donc un motif marial. Il désigne cette œuvre la « racine du bien », d'elle croît la souche de l'humilité, ce par quoi ici, « bien » serait à traduire par perfection. Dans l'art figuratif, il existe des représentations de l'arbre de Jessé qui exhibent comme la fleur de cette souche, la Mère de Dieu avec l'Enfant Jésus.

La dernière phrase de la louange de Herzloyde par Wolfram fait dresser l'oreille : « Hélas donc, que nous n'ayons plus sa pareille à la onzième génération ! ». Elle, la parfaite et humble [au sens cathare !, *ndt*], a donc vécu il y a donc déjà bien longtemps. Si l'on compte une moyenne générationnelle de trente ans, on en arrive alors bien au 9<sup>ème</sup> siècle. Cela pourrait être l'une des indications les plus importantes sur la Herzloyde historique. Or cela n'est pas pris en compte par la recherche.

Ici prend fin mon récit postérieur. Les auditeurs médiévaux eussent certainement eu en mémoire toutes les réactions que j'ai pu présumer dans mon commentaire. Leurs énergies mémorielles sont à peine comparables aux nôtres actuellement. Wolfram comptait toujours sur cela.

### **Herzloyde, celle qui fraie la voie à une autre époque**

Quelle image de Herzloyde prit naissance et pouvait-elle avoir pris naissance pour les auditeurs du Moyen-Âge ? Elle est certes représentée au début comme une reine — c'est pour ainsi dire la concession minimale que Wolfram dut nécessairement faire à ses auditeurs. Mais son extraction ainsi que son Nom et son époux, mort bien avant l'accomplissement de leur union, ne jouent aucun rôle, ou bien seulement un rôle subordonné. Elle apparaît comme une femme autonome qui suit ses objectifs sans égard pour les traditions ou conventions. Là-dessus, pour le moins, les auditeurs de Wolfram en étaient surpris à coup sûr, parce que chez eux, en tant que membres de la haute noblesse du 13<sup>ème</sup> siècle, les anciennes idées sur l'importance du titre et de l'origine étaient encore bien vivantes.

Ils en appelaient à la loi, au titre et aux noms, à l'époque qui s'est détachée de l'amour de la lignée. Tous deux ne devraient plus valoir à présent, mais au contraire seulement l'être humain sans plus de façons, qui se ressent au plus profond de soi dans son essence humaine. L'être humain sans titre, sans nom, c'était l'idéale christique. Cela s'exprime dans la légende de Lohengrin et de Parzival.<sup>7</sup>

Il semble que Wolfram ait voulu communiquer à ses auditeurs : cette époque est révolue, car une nouvelle est en train de poindre. C'est directement pour cela que l'on pourrait caractériser Herzloyde — telle qu'elle s'est configurée — comme une personnalité « à venir », dans l'action du pressentir. Elle pressent ce que le futur doit apporter et ce que son Fils produira pour l'avenir. Elle regarde devant elle, non pas derrière, quoiqu'elle prenne le deuil de son défunt *Gahmuret*. Elle choisit elle-même l'époux qui doit être le père de cet enfant et le fait sans égard à toute objection, jusqu'au point de poursuivre le recouvrement de son « droit » sur lui. Avec cet homme, elle trouve aussi son bonheur — et son malheur.

---

<sup>7</sup> Conférence du 9 mars 1906 dans du même auteur : *L'énigme du monde et l'anthroposophie* (GA 54), Dornach 1983, pp.132 et suiv.

En *Gabmuret* meurt l'ancien monde chevaleresque qui foment la passion et la douleur, mais garde en même temps sa valeur, car il est sans cesse prisé de Wolfram. Sa mort offre sa liberté à Herzeloide avec cela la possibilité d'apporter quelque chose de nouveau dans le monde. Elle rompt avec l'ancien et met le nouveau à sa place, jusqu'à sacrifier sa vie pour cela. Il est remarquable, dans ce contexte, que Wolfram, lorsqu'il parle de Parzival, alterne les expressions de « Fils de Herzeloide » et « Fils de *Gabmuret* ». Pendant sa grossesse et la longue absence de *Gabmuret* en Orient, Herzeloide est fondamentalement métamorphosée : de reine autonome, consciente de soi et entêtée, elle devient une mère humble et tendre, qui renie tout éclat terrestre, pour se consacrer entièrement à son Fils. Non seulement elle le nourrit elle-même, mais elle l'éduque aussi elle-même. Même dans sa mort, elle lui reste dévouée et continue de le suivre à partir du monde spirituel. Et lui le devine. Car au moment où, dans le livre V, il quitte son épouse, le motif de cette douloureuse séparation est la quête de sa mère — et cela veut aussi bien dire la quête de sa propre mission qui est de découvrir le Graal.

Pour qu'il puisse la remplir, Herzeloide l'éloigne de tout ce qui échoit à un fils de roi et est conforme à la tradition. Devant nous se trouve, dans la forêt de Soltâne, un ignorant, un candide, qui a aussi été maintenu éloigné du christianisme traditionnel de l'Église. Il ne sait rien de son origine, de son rang et ne connaît même pas son nom. Pourtant il porte une aura autour de lui, qui est même visible à la société normale de la cour. Or cette aura illumine aussi le costume de bouffon que porte Parzival lors de son départ, selon la volonté de sa mère. Il a donc l'ancienne impulsion à la chevalerie de son père ; de sa mère, il a ce qui est nouveau, qui consiste à devenir rédempteur, et de ce fait, Seigneur du Graal. Et en cela nous pouvons voir la mission de l'individualité de Herzeloide : elle contribue à mettre en œuvre l'impulsion future du Christ. On a dit que la mort de Herzeloide était été la punition pour sa tentative de rompre toutes les conventions de cour — avant tout en ce qui concerne l'éducation de Parzival. Cela peut ne pas avoir été accepté par la société de cour et c'est pourquoi le poète la fait mourir. Qu'il ait pu y avoir une autre intention, et avec cela quelque chose de tout autre de la part de Wolfram à ce propos, cela n'est même pas du tout peser avec soin. Or, elle sait et pressent bien plus quelque chose de la mission de son Fils. Et à cette tâche, elle se prépare à sa façon.

Ce qui apparaît comme égoïsme simple, voire comme un esprit borné (ainsi cela fut-il interprété aussi), reçoit à un autre niveau, un niveau supérieur, un sens plus élevé.<sup>8</sup> Au sens plus moderne, on pourrait dire que Herzeloide défend une « position fondamentalement pacifiste », un éloignement du codex de comportement chevaleresque qui a prévalu jusque-là. L'éducation ainsi cloisonnée par Herzeloide qui provoque chez Parzival une stase de ses énergies et dispositions chevaleresques. Il s'agit là d'acquiescer des facultés supérieures, que par la suite *Gurnemanz* ne pourra pas lui communiquer, au contraire : *Gurnemanz* lui recommandera un comportement de retenue, de cour et de chevalerie, lequel entravera momentanément sa mission. Il doit agir à partir d'autres sources. Ce ne sont plus les normes sociétales qui sont décisives, mais la personnalité entière est le destin. Or rompre des normes sociétales, c'est là un héritage maternel. Ainsi doit-il à sa mère, outre son aura, aussi la faculté de suivre son propre chemin, de suivre un destin qui n'a rien à faire avec les conventions usuelles, un destin dont les autres ne savent rien et ne peuvent même rien en savoir — pas même le sage *Trevrizent*.

**Die Drei** 12/2017.

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Walter Schlafarschik** né en 1939, germaniste et historien, de 1968 à 2002, activité d'enseignement en université et école ; activité de conférencier, ainsi que de nombreuses publications sur la littérature allemande du Moyen-Âge aux temps modernes ; actuellement chargé de cours à la libre Université de Stuttgart — au séminaire pour la pédagogie Waldorf.

---

<sup>8</sup> Voir à l'endroit cité précédemment p.433. « Nous avons là à faire avec un jeune homme, qui grandit en étant arraché hors de toute société, en étant arraché à ce qui dans toute époque, a donné de la valeur et du poids aux êtres humains. La mère Herzeloide [sic !] a appris cela que la passion, la souffrance pouvait être associées à l'ordre ancien qui se fondait sur les titres, dignités et noms. »

[Quand Wolfram nous dit que Herzeloide se retire avec son Fils dans le bois de Soltâne, cela équivaut à ce qu'ont fait par exemple Jean-Baptiste — ou les parfaits cathares — qui se retiraient « au désert », désignant la solitude dans la nature, pour les mêmes raisons à savoir éliminer l'ancien (respectivement l'ancien judaïsme et l'Église romaine), pour retrouver le Christ cosmique. *ndt*]